

Ceci n'est pas qu'un tableau. Essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré, B. Lahire. La Découverte, Paris (2015). 600 pp.

Par quels processus sociaux et institutionnels le discours sur l'art prend-il forme, légitimité, et fait-il autorité ? À quels enjeux réfèrent les querelles et controverses d'attribution d'une peinture à un auteur ? À quoi peut-on attribuer la valeur, l'admiration et la fascination que suscite l'art, et quels liens entretiennent-elles avec les rapports de domination ? Bernard Lahire entreprend de mettre au jour, dans une perspective sociologique empruntant aux sciences sociales, à l'histoire et à l'anthropologie en particulier, la genèse des débats relatifs à l'authenticité d'un tableau, *La fuite en Égypte*, peint en 1657 par Nicolas Poussin. L'enjeu n'est pas tant de proposer une sociologie de l'art ou de la peinture que de montrer les ressorts de ce qui, socialement et symboliquement, fait exister les œuvres, leur confère de la valeur et crée des dispositions publiques à leur égard. L'histoire mouvementée et à rebondissements d'un tableau dont le musée des beaux-arts de la ville de Lyon a fait l'acquisition en 2007, pour 17 millions d'euros, n'est qu'un prétexte permettant à l'auteur, selon une perspective sociologique empruntant aux travaux et réflexions de Pierre Bourdieu, de Norbert Elias et de Max Weber, de penser les rapports sociaux de domination. Ces rapports consacrent des œuvres, définissent les goûts et instituent leur hiérarchie. L'ouvrage plaide pour une « démarche de nature régressive, consistant à reconstruire les conditions de possibilité de tel ou tel fait » (p. 47). L'auteur montre comment le tableau, objet de multiples rebondissements et d'affrontements entre experts attribuant cette œuvre à Poussin ou la contestant, produit aussi des effets sur le monde social puisqu'en accédant au statut de « chef-d'œuvre », il institue de la magie dans l'art et contribue à perpétuer une forme de domination sociale. Celle-ci est peu perceptible parce qu'elle opère à l'arrière-plan d'un discours sacralisant une peinture au nom de l'art. Alors que les sociétés modernes — les sociétés à État notamment — ont souvent été considérées comme marquées par un processus de sécularisation, d'emprise grandissante de la science et de la raison, B. Lahire s'attache à démontrer que le monde social reste enchanté, traversé par la magie sociale, subsumé par des croyances qui font exister les choses, donnent de la valeur aux œuvres. L'art a progressivement acquis des traits sacrés, dans une filiation religieuse. Ce qui invite à ne pas séparer l'art de la domination, elle-même contenue dans la distinction anthropologique entre le sacré et le profane. Pour rendre compte des liens entre l'art, la domination, le sacré et la magie sociale, l'auteur procède par une « série de régressions historiques » dans la mesure où « le présent est lourd de tout le passé sédimenté dans les institutions et les catégories de pensée » (p. 529). Dès le Moyen Âge, quand il s'est agi d'authentifier des reliques, on assiste à des transferts de sacralité de la religion vers l'art. Aussi, une théorie générale de la magie dans son lien avec la domination sociale est développée dans la première partie de l'ouvrage. Authentifier une œuvre telle que le tableau de Poussin, c'est instituer un acte de magie sociale en associant une peinture à un peintre reconnu. Ce sont les « socles de croyance », faits de magie, de rapports de domination, de procédés de légitimation engageant des agents divers autour de l'art et des manières de le consacrer qui intéressent le sociologue. L'autonomisation du domaine artistique devenu une affaire d'artistes, d'experts et d'initiés renforce dans le même temps sa sacralisation. C'est ce que développe l'auteur dans la seconde partie de l'ouvrage. B. Lahire y traite de l'histoire de l'autonomisation et de la sacralisation de l'art depuis la Renaissance italienne. En se distinguant de l'artisanat, l'art a progressivement acquis une légitimité sociale qui se renforce par un discours mystificateur. La dernière partie du livre porte plus spécifiquement sur les querelles d'attribution et d'authenticité du tableau de Nicolas Poussin. Ce tableau a connu différentes péripéties depuis le début des années 1980. Trois versions du tableau présumées autographes ont été avancées, mais

la controverse sera surtout vive autour de deux toiles : la première, propriété de l'Américaine Piasecka Johnson, fera l'objet d'une authentification par deux historiens britanniques de l'art, réputés mondialement, Anthony Blunt et Sir Denis Mahon ; la seconde version, dite « Pardo » — il s'agit du nom des galeristes qui l'achètent en 1986 — et dont le musée de Lyon fera l'acquisition, est authentifiée par deux experts français de Nicolas Poussin, Jacques Thuillier, professeur au Collège de France, et Pierre Rosenberg, président-directeur du musée du Louvre. Le rôle joué par les différents protagonistes, et en particulier les experts et historiens d'art qui se sont penchés sur l'œuvre de Poussin, est traité de manière minutieuse, croisant leurs itinéraires biographiques et les circonstances ayant rendu possible l'expression-imposition de leur point de vue.

Cet ouvrage extrêmement dense et érudit, mobilisant une vaste littérature relevant de différents domaines de connaissance, ainsi que des entretiens menés avec différents protagonistes engagés dans l'expertise d'un tableau (experts, universitaires, collectionneurs, conservateurs, galeristes, juristes), suscite plusieurs interrogations. L'objectif majeur de Bernard Lahire est de démystifier le monde social et d'interroger, à la manière de Gaston Bachelard, les évidences : « J'ai voulu tout d'abord faire comprendre que ce que nous vivons quotidiennement peut passer totalement inaperçu si l'on n'adopte pas un *point de vue de connaissance* permettant de le voir autrement que comme une *évidence* » (p. 535). Mais l'enquête sur la magie assurant à des groupes sociaux l'exercice d'une domination dans le champ de l'art, pour être convaincante au plan de l'identification des invariants structuraux (comme l'opposition entre sacré et profane et ce qu'elle recouvre comme processus de domination), laisse un sentiment d'inachevé dès lors que le lecteur ne sait pas très bien comment s'opère la rencontre entre les mécanismes de domination et l'adhésion des individus au discours de sacralisation. Le propos généralisant laisse peu de place au fait que l'art peut aussi s'avérer subversif et critique. Le lecteur reconnaîtra l'influence de l'œuvre de Pierre Bourdieu sur Bernard Lahire, puisque les agents restent inconsistants face aux structures et à ce qu'elles cachent comme enjeux et que c'est au sociologue de lever le voile sur cette réalité cachée et à laquelle ces agents participent sans en avoir toujours conscience. Mais on peut aussi se demander en quoi la prise de conscience des déterminismes sociaux changerait le rapport des agents à la société ! Il n'est pas certain que lever le voile sur les mécanismes de domination à l'œuvre dans l'art conduirait à ce que les agents développent un regard critique et averti, ne serait-ce que parce que l'art peut continuer à comporter ses propres critères d'appréciation et de hiérarchisation. Enfin, la notion de « socles de croyance » qui fonde la thèse de l'auteur reste relativement imprécise car, si la croyance dans une œuvre peut avoir quelque chose de magique, les arguments fondant ladite croyance ne sont pas de même nature selon qu'ils relèvent de critères scientifiques, de compétences artistiques ou de préjugés profanes. La critique radicale peut ainsi, sans le vouloir, succomber au relativisme — au sens où « tout se vaudrait » — dès lors que la thématique de la domination devient la seule grille de lecture des pratiques sociales et de leurs références culturelles et historiques.

Aziz Jellab

Centre de recherche Individus, épreuves, sociétés (CERIES), EA 3589, Université Lille 3,
Domaine Universitaire du Pont de Bois, BP 60149, 59653 Villeneuve d'Ascq Cedex, France

Adresse e-mail : aziz.jellab@aol.com

Disponible sur Internet le 29 avril 2016